

ENTRE MENTIR VRAI ET RÈGNE DU FAUX L'histoire sous le Second Empire

Paule Petitier
Université Paris-Diderot, CERILAC

Fictions créatrices

Au lendemain de la Révolution française, l'histoire est devenue le lieu de la vérité. L'homme se conçoit comme un être historique, c'est-à-dire dont la particularité est de modeler son humanité, de faire l'histoire et d'être fait par celle-ci. Selon la formule consacrée, le XIX^e siècle est « le siècle de l'histoire », la période où toute démarche de connaissance s'historicise. Quant aux moyens d'atteindre la vérité historique, ils ont été inventés à partir de l'axiome de départ. Puisque l'histoire était le nouveau lieu de la vérité, il fallait pouvoir atteindre celle-ci. Tant que l'on avait pensé que la métaphysique disait la vérité de l'homme, on avait aussi jugé qu'elle était accessible à la connaissance. Alors, l'histoire ne constituait qu'un savoir dévalué, une connaissance par ouï-dire, rendue hasardeuse par l'éloignement et l'impossibilité d'un accès direct à son objet. Deux renversements contribuent à ouvrir l'accès au vrai dans le domaine historique. Le premier place l'expérience récente de l'histoire au centre de la démarche de connaissance et fonde la possibilité d'une connaissance directe, immédiate.

Que tout homme de sens, au lieu de se payer des abstractions monarchiques ou républicaines des écrivains de l'ancien régime recueille ses propres souvenirs et s'en serve pour contrôler ce qu'il a lu ou entendu dire sur les événements d'autrefois : il ne tardera pas à sentir quelque chose de vivant sous la poussière du temps passé¹.

Tout ce qu'on sait du passé peut être vérifié par l'expérience du présent, et l'objet de la connaissance historique est avant tout le présent que le passé met en perspective.

L'autre renversement consiste à placer le sujet moderne au centre de l'histoire et à projeter les théories et les méthodes de la psychologie dans la compréhension du devenir. L'histoire peut être connue parce que ce sont les hommes qui l'ont faite mais aussi parce qu'ils la portent en quelque sorte en

¹ Augustin Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France*, Sautet, 1827, p. X.

eux-mêmes. Le « moi » moderne, produit de l'histoire de l'humanité, peut retrouver en lui, et vérifier, le processus par lequel l'esprit humain crée incessamment son univers historique. Comme l'écrit Michelet, la « personnalité moderne, si puissante et tant agrandie » est le « grand engin » nécessaire, outre les « forces d'analyse et d'érudition² » pour percer les mystères du passé.

On accède donc à la vérité historique parce que celle-ci découle de la vie de l'esprit. Les modifications de l'esprit humain éclairent les grandes étapes de l'évolution de l'humanité. Chaque ère de l'histoire tire ses caractéristiques d'un mode de pensée particulier, lié à une étape du développement spirituel. À chaque époque, l'histoire résulte de la façon dont l'homme construit sa réalité en projetant dans le monde extérieur ses catégories de pensées, ses idéaux, ses chimères. La réhabilitation du mythe à laquelle a contribué la période romantique se fonde sur l'historicisation des modes de pensée. On estime désormais que les premiers hommes, en s'exprimant par figures et par fables, ont formulé sans concept la façon dont ils appréhendaient le monde ; ils ont également fondé des institutions modelées par ces fables et par ces figures. La question de la vérité et de la fausseté des mythes devient moins pertinente que leur mise en relation avec ce qu'ils ont créé, que la manière dont l'imagination des premiers hommes a fabriqué la réalité humaine. De ce point de vue, le mythe apparaît comme la première forme d'une activité créatrice qui se déploie de la sphère mentale vers le monde extérieur. De la fiction qu'est la fable à la création des réalités symboliques gouvernant le monde des hommes et poussant ceux-ci à réinventer leur univers, il n'y a pas de solution de continuité. La fable, autant que la cité, dit la vérité de l'homme : un être défini par son pouvoir d'action et de création. Michelet retrouve chez Vico le principe du *verum factum*, selon lequel « le vrai et le fait sont convertibles » : l'homme peut connaître l'histoire parce qu'il la fait³. L'histoire est un processus de création qui a pour modèle les constructions de l'esprit, et singulièrement l'activité poétique en ce qu'elle n'est pas seulement spiritualiste, mais s'affronte à la matière – au moins langagière – passe par un travail, se concrétise dans une forme. Cette conception s'applique en priorité aux époques des origines, quand l'esprit humain pense par figures, mais elle s'élargit aux autres temps car l'histoire ne cesse jamais d'être le processus de réalisation des idées. Penser l'histoire sur le modèle de l'activité poétique implique aussi de s'abstraire de l'alternative vrai/faux, et permet de dépasser le stade de la critique, le vertige du doute sur la fiabilité des sources. La vérité des

² Michelet, Préface de 1869 à *l'Histoire de France*, dans *Ceuvres complètes* IV, Flammarion, 1974, p. 14.

³ À propos de cette théorie vicchienne, A. Pons écrit : « Dans une de ses premières œuvres, le *De antiquissima Italorum sapientia, 1710* (*De la très antique sagesse des peuples italiques*), Vico affirme qu'en latin "*verum et factum convertuntur*" ("le vrai et le fait sont convertibles"), et que par conséquent *verare* (dire la vérité) et *facere* ont le même sens : "Il en suit que Dieu sait les choses physiques, et l'homme les choses mathématiques" (ch. 1). » (Alain Pons, « *Verum factum* et sagesse poétique chez Vico », Le Seuil / Dictionnaires le Robert, 2003)

fictions historiques réside dans leur capacité à se réaliser ; elle est également garantie par le fait que, tout imparfaites qu'elles soient, elles visent un idéal dont l'humanité s'approchera jusqu'à la fin de l'histoire. Toute cité est une incarnation provisoire, et destinée à être corrigée, de la cité idéale à laquelle aspirent les hommes. L'histoire déploie ainsi dans le temps les rapports de l'idéal et du réel, manifeste leur progrès, l'ajustement des formes symboliques au rêve intérieur des hommes, au fur et à mesure que la raison perçoit plus clairement l'idéal.

L'importance des fictions dans l'histoire est donc proportionnelle à l'activité créatrice des hommes. Particulièrement visible au temps des origines, elle s'explique par l'énergie déployée pour la fondation d'un monde humain. La beauté et la force des fictions témoignent de l'intensité de l'action autocréatrice des hommes. Elles préexistent à la transformation du réel et la nourrissent mais aussi elles en bénéficient en retour – tout remodelage du monde suscitant une efflorescence de fables et de mythes. Les périodes de plus forte invention poétique sont aussi les périodes d'action les plus déterminantes. Loin de se méfier des événements qui ont suscité la production de légendes et d'histoires plus ou moins fabuleuses, l'historien y cherchera au contraire les moments de vérité de l'histoire, ceux où l'on peut saisir sur pièces comment l'homme fabrique sa réalité. L'épisode de Jeanne d'Arc attire ainsi l'attention des historiens, non pour le démystifier, mais parce qu'il témoigne de la capacité des croyances émancipatrices à s'incarner et à animer l'action. Sous la plume de Michelet la vie de Jeanne devient l'exemple même du merveilleux de l'histoire, un merveilleux fondé sur le rapport entre la poésie de Jeanne (sa force intérieure s'exprimant dans ses visions, les voix qu'elle entend, mais aussi ses paroles) et sa capacité d'action.

Revenir sur le paradigme romantique a permis de mettre en lumière le lien entre fiction et réalité historique à une période dominée par la conviction que l'histoire manifeste la vérité. On pense alors que l'histoire progresse par l'actualisation de fictions émancipatrices issues de l'énergie spirituelle de l'homme. Sous le Second Empire, alors que l'intérêt pour les fictions persiste dans le domaine de l'histoire, leur nature et leur rôle ne sont plus interprétés de la même façon : la dynamique du faux l'emporte manifestement.

L'histoire menacée par le faux

Le coup d'État par lequel Louis-Napoléon Bonaparte renverse la Deuxième République fait entrer en force dans les discours et les représentations l'image d'une histoire dévoyée et faussée. Ce faux Napoléon⁴,

⁴ Faux parce qu'il n'est qu'un pâle copie de son oncle, mais aussi parce qu'on le soupçonne de n'être qu'un bâtard de la légère Hortense.

réplique ridicule du premier, « Singe [qui] d'une peau de tigre se vêtit⁵ », fait violence par son parjure au progrès démocratique, et institue en place du cours authentique de l'Histoire une sorte de décor de théâtre, dont *Napoléon le Petit* prédit qu'il finira par s'abattre, rendant de nouveau visible la vraie dynamique historique un moment occultée :

Vous ne voyez donc pas que c'est tout cela qui est chimère ! vous ne voyez dont pas que le Deux-Décembre n'est qu'une immense illusion, une pause, un temps d'arrêt, une sorte de toile de manœuvre derrière laquelle Dieu, ce machiniste merveilleux, prépare et construit le dernier acte, l'acte suprême et triomphal de la révolution française ! Vous regardez stupidement la toile, les choses peintes sur ce canevas grossier [...] et vous prenez cela pour des réalités !⁶

Au fur et à mesure que s'installe et perdure le Second Empire, l'optimisme relatif, dont témoigne ce texte des lendemains du coup de force, s'estompe et laisse place à une vision de l'Histoire dominée par le mensonge et la manipulation. L'opacification du présent, sensible depuis les journées de juin 48, mais renforcée par les résultats du suffrage universel (aux élections présidentielles de décembre 48 et lors du plébiscite de décembre 1851), rejaillit sur l'interprétation de l'Histoire entière. L'heure n'est plus où le présent avérait le sens du passé, où Michelet (comme il l'écrira dans sa Préface de 1869 à l'*Histoire de France*) apercevait son œuvre à venir à la lumière de « l'éclair de Juillet ». Sur la deuxième partie de son *Histoire de France* (tomes VII à XVII) pèse l'ombre de juin 1848 et du coup d'État du 2-Décembre. Les onze tomes de la nouvelle série retracent un enlèvement de l'histoire dans le faux après la tentative inaboutie de la Renaissance pour faire entrer la France dans la modernité. Le règne du faux commence au XVI^e siècle, avec le triomphe progressif d'une contre-histoire, c'est-à-dire d'un devenir dévoyé par des forces réactionnaires qui aliènent et asservissent l'humanité.

Les sujets choisis par les historiens ou les romanciers qui ne sont pas tenus comme Michelet de compléter une œuvre commencée sous d'autres auspices, témoignent de la rupture du lien heuristique entre présent et passé. Ce ne sont plus des épisodes faisant date pour la compréhension du présent qui suscitent la curiosité historique, comme la mise au pas de l'aristocratie (dans le *Cinq-Mars* de Vigny, 1826) ou les guerres de religion (la *Chronique du règne de Charles IX* de Mérimée, 1829), mais des événements confus et mal connus, se déroulant dans des pays lointains ou au sein de civilisations disparues, des rameaux coupés de la généalogie du présent. Ainsi en 1849, à la fin de la Deuxième République, Mérimée décide-t-il de consacrer « une petite tartine historique⁷ » à l'un des épisodes les plus obscurs, les plus enchevêtrés

⁵ Hugo, *Châtiments*, « Fable ou histoire », III, II.

⁶ *Napoléon le Petit*, éd. J.-M. Hovasse et G. Rosa, Actes Sud, 2007, p. 419-420.

⁷ Mérimée, Lettre du 11 juillet 1850, *Correspondance générale*, t. VI, p. 76.

de l'histoire de la Russie : le « Temps des troubles », période mouvementée (1598-1613) qui sépare la dynastie riourikide de celle des Romanov. Flaubert consacre un roman à la guerre des mercenaires contre Carthage ; dans *Le Roman de la momie*, Gautier traite en contrechamp la sortie des Hébreux d'Égypte, du point de vue égyptien. Michelet dans *La Sorcière* s'attache lui aussi à un envers de l'Histoire sur lequel ne semble subsister aucun document direct.

Dans la première moitié du siècle, la transparence de l'esprit à lui-même, et la confiance dans l'émancipation du sujet fondaient, on l'a vu, la possibilité d'atteindre la vérité historique. En dernière instance, l'historien pouvait toujours vérifier en se rapportant à sa propre expérience si tel fait, telle cause supposée étaient ou non conformes aux processus qu'il connaissait. Significativement, l'opacification de l'histoire va de pair, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, avec des conceptions plus pessimistes du sujet. Les pathologies ou les différentes formes d'aliénation qui le poussent à agir sans lucidité, sans conscience, qui le rendent manipulable, sont fréquemment invoquées pour expliquer tel ou tel phénomène historique. Le merveilleux qui apparaissait comme la marque même de la liberté agissant dans l'histoire (notamment, chez Michelet, dans le cas de Jeanne d'Arc) tend désormais à être rapporté aux divers dérangements du cerveau (hallucinations, hystérie, troubles nerveux ou physiologiques divers). L'imagination n'est plus considérée comme une force essentiellement créatrice et émancipatrice, mais elle redevient une puissance trompeuse, illustrant la faiblesse d'esprit, notamment des femmes et du peuple, et la facilité à se laisser abuser.

Enfin, si le cours de l'Histoire semble désormais constitué par l'engrenage du faux, par les stratégies du mensonge, de l'illusion et de la tromperie, le soupçon de répandre des représentations en trompe-l'œil, et d'organiser la manipulation idéologique atteint également l'histoire. Le grand article d'Edgar Quinet sur la *Philosophie de l'histoire de France*, en 1855, dénonce la construction par les historiens de la première moitié du XVI^e siècle d'une histoire glorifiant la raison du plus fort et préparant le triomphe des régimes autoritaires, habituant, conditionnant à la servitude⁸. Dans les tomes de *l'Histoire de France* consacrés au règne de Louis XIV, Michelet s'en prend avec virulence à la façon dont l'institution scolaire et l'histoire littéraire valorisent indûment le classicisme privant ainsi les futurs citoyens d'esprit critique à l'égard des principes monarchiques. Quant aux fictions historiques qui voient le jour sous le Second Empire, elles assument pleinement le soupçon de faux. *Le Roman de la momie* de Gautier comme *Salammbô* de Flaubert intègrent une visée mystificatrice. Gautier, reprenant le motif du manuscrit trouvé, exhibe la convention romanesque. Dans son cas comme dans celui de Flaubert

⁸ *Revue des deux Mondes*, 1855, p. 925-965.

l'exactitude archéologique n'exclut en rien la blague sur laquelle repose fondamentalement leur gageure romanesque.

Par rapport à cette tendance générale à considérer l'histoire comme le règne du faux, les historiens du Second Empire adoptent des stratégies différentes. Nous allons le voir à travers trois cas.

Mérimée ou l'Histoire sans la vérité

En se plongeant dans l'histoire des faux Démétrius, Mérimée prend conscience que sa tâche est moins de chercher « ce qui s'est réellement passé » que de montrer comment les mensonges influent sur le cours des événements et fabriquent la réalité. L'histoire des faux Démétrius déroule une kyrielle interminable de mensonges, dont l'imposture ne constitue qu'un type particulier. Le véritable dessein de l'historien n'est donc plus de rétablir la vérité factuelle déformée par les mensonges, mais de signaler et de souligner la prolifération des fables et des tromperies. Le mensonge apparaît au bout du compte comme la pratique normale de la vie politique. Quant à l'histoire, elle peut être redéfinie comme le récit des effets produits par cette conduite universelle. Chaque événement, chaque rebondissement a en effet pour cause une forme ou une autre de fausseté; et la réalité historique est ce que fabrique la concaténation de toutes ces tromperies. Pratiquement tous les acteurs dont parle Mérimée, que ce soient des particuliers, des hommes d'État ou des groupes, mentent : il faudrait recopier l'ouvrage entier pour donner la liste exhaustive de ces duperies accumulées, superposées, enchevêtrées.

Le mensonge constitue l'instrument privilégié du pouvoir (voire son essence). À la mort de Fëdor, Boris joue la comédie pour accéder au trône :

De même que Richard III et d'autres ambitieux, Boris fit mine de refuser la couronne lorsque déjà elle ne pouvait plus lui échapper. [...] Le peuple même, effrayé à propos par le bruit répandu d'une invasion tartare, joignit ses instances à celles des grands pour fléchir le favori du destin⁹.

Si le pouvoir royal manipule le peuple par de fausses rumeurs, en retour le mécontentement du peuple opprimé par le despote suscite aussi des fables – par exemple celle de la survie du tsarévitch et de son retour possible.

Cependant le mensonge apparaît comme un levier privilégié du pouvoir, la seule manière de commander l'action d'autrui. Grâce aux fables, des groupes restreints font agir pour leur compte personnel des groupes plus larges dont l'intérêt ne coïncide pas avec le leur. Les mensonges servent

⁹ Prosper Mérimée, *Œuvres complètes. Section III. Histoire*, t. III, *Histoire de la Russie, I. Les Faux Démétrius*, sous la coordination d'Antonia Fonyi, textes établis, présentés et annotés par Jean-Louis Backès et Pierre Gonneau, Honoré Champion, coll. « Textes de littérature moderne et contemporaine, 144 », 2012, p. 73.

particulièrement à manipuler le peuple. Ainsi, pour faire agir ses complices, Basile Chouiski, chef des conjurés contre Démétrius, répand-il le bruit que le complot a été éventé et qu'il faut passer à l'action au plus vite avant que la répression ne se déclenche (p. 97) ; il excite aussitôt après la foule moscovite par un autre mensonge, en faisant crier dans les rues que les Polonais s'en prennent au tsar. Le peuple lui-même, dans la vision très noire que s'en fait Mérimée, croit à ces fables d'autant plus qu'elles justifient le déchaînement de ses instincts les plus brutaux. La vengeance populaire, féroce et stupide, se moque du vrai et du faux, du moment qu'il s'agit de boire, de violer et de massacrer.

L'historien, dans la mesure où (à l'époque de Mérimée) son objet est essentiellement politique, traite donc moins du vrai que de l'accumulation de fables qui produisent ce qu'on appelle histoire. Si l'étude historique met au jour une vérité, c'est celle des deux ressorts du pouvoir, la violence et le mensonge, jouant sans cesse de manière complémentaire. Mérimée le constate, sans s'en émouvoir outre mesure.

Cependant alors que le titre de son œuvre semblait faire des imposteurs, les « faux-Démétrius », l'emblème même d'une histoire marquée par la tromperie, il se dégage une toute autre signification du texte. L'imposteur est au bout du compte celui qui reste le plus près d'une certaine vérité. L'originalité de Mérimée, par rapport aux historiens russes chez qui il puise la majeure partie de son information, est de récuser l'identification du faux Démétrius au moine défroqué Grégoire Otrepiev. Mérimée ne veut pas réduire son personnage à la figure d'un imposteur ordinaire. Il écarte également une seconde hypothèse, qui voudrait que l'imposteur ait été une créature de Rome, fabriquée par les Jésuites afin de convertir la Russie au catholicisme. Le Démétrius de Mérimée agit pour son propre compte. Il serait un aventurier d'extraction populaire, le produit conjugué du génie slave et de l'énergie individuelle, une émanation du peuple qui a conservé toutes les virtualités positives du primitif sans être dégradée par l'asservissement social. Il est important aussi que Mérimée ne s'attarde pas sur les motifs pour lesquels l'imposteur joue son rôle (mythomanie, désir de revanche...) : l'inconnu devient Démétrius parce qu'il le peut, parce qu'il en a l'énergie. Il s'engendre Démétrius. Il répond à l'espoir du peuple, à l'attente créée par la rumeur, comme s'il émanait directement de la force créatrice populaire pour occuper un nom vacant.

Imposteur de fait, Démétrius est pourtant par bien des aspects plus légitime que les souverains qui l'ont précédé ou lui succéderont. Mérimée insiste sur le fait qu'il correspond au modèle populaire du bon prince et qu'il est *reconnu* aux deux sens du terme par le peuple :

Démétrius était jeune, bon cavalier ; il avait cet air affable et hardi qui plaît toujours à la multitude ; chacun avait cherché et cru voir sur son visage les signes connus qui attestaient son origine. «C'est notre vrai tsar, disait-on, la race de Rurik ne périra point. » (p. 145)

Les mesures qu'il prend sont également celles d'un souverain juste et bon pour le peuple : « Démétrius s'efforça d'adoucir autant qu'il était en lui la condition des paysans, et posa les bases de la législation qui, si je ne me trompe, régit encore le servage en Russie. » (p. 149)

L'imposteur esquisse donc une vérité de l'histoire, il illustre la conviction romantique d'une puissance de l'imagination (collective et individuelle) à inventer et réaliser le « bien » dans l'histoire.

Cependant ce mensonge poétique ne réussit pas à fonder quoi que soit. Le faux Démétrius se maintient à peine un an sur le trône, avant que le jeu des intérêts et les manipulations des uns et des autres ne le renversent et ne le rendent au néant, à l'immatérialité dont il était sorti, par le coup de canon qui disperse aux quatre vents ses cendres.

Chez Mérimée se produit donc une nette dissociation entre l'histoire, règne du faux duquel il convient de s'accommoder, et la poésie, qui, elle, peut atteindre une forme supérieure de vérité en dépassant la question du vrai et du faux factuels. Le personnage de Démétrius appartient à la littérature, où Mérimée l'a sans doute découvert – dans le *Boris Godounov* de Pouchkine (1831) et il est destiné à retourner à la littérature, sous la plume même de Mérimée qui met en chantier en même temps que son livre d'histoire des « scènes historiques » consacrées à la jeunesse du faux Démétrius, *Les Débuts d'un aventurier*.

Le long article de Mérimée sur « Les Mormons » paru dans le *Moniteur* en 1853 traite encore d'une forme d'imposture, mais observée cette fois presque en direct. La création de la religion des Mormons, contemporaine de l'auteur, offre, condensée en une vingtaine d'années, une sorte de modèle expérimental de la fondation d'un état et permet de vérifier que le faux est le ressort principal du pouvoir politique. La fiction la plus grotesque (la prétendue révélation de Joseph Smith, fondateur de la secte) recueille l'adhésion d'un peuple de fidèles, conduit à la fondation d'une cité prospère et bientôt d'un nouvel état américain. Il n'existe aucune espèce de doute sur la charlatanerie de Joseph Smith, et l'ironie de Mérimée se déchaîne contre le soi-disant prophète, ses lunettes à traduire et son égyptien de cuisine. Cependant, lorsqu'il considère les résultats obtenus et juge Smith à l'aune de la politique, Mérimée reconnaît l'efficacité du législateur. Son article ne cherche à aucun moment à expliquer pourquoi la « révélation » de Smith attire des fidèles ni les liens qu'il pourrait y avoir entre son contenu et la conduite des adeptes. Au contraire, déliant complètement l'objet de la croyance, dans son absurdité, des effets de la croyance, une stupéfiante activité constructrice, Mérimée met en

lumière une sorte de scandale : plus l'objet de la foi est absurde plus son efficacité politique est grande. Il insiste également sur le clivage entre la crédulité des Mormons et leur rationalité d'Américains :

Les catéchumènes des Mormons, sur ce point tous les témoignages sont d'accord, ce sont des cultivateurs aisés, des artisans, d'élite qui arrivent avec leurs familles, possesseurs d'un petit pécule, économes, rangés, sobres, amis de l'ordre et du travail¹⁰.

La coexistence chez les mêmes sujets d'une extrême rationalité et d'une extrême crédulité souligne le fait que l'esprit humain ne peut se reconnaître dans les mécanismes de fondation¹¹, que la psychologie ne fournit plus de paradigme explicatif suffisant. Le domaine de la pathologie ne peut que corroborer le constat d'un clivage :

Un médecin anglais a remarqué que les employés de la banque qui deviennent fous n'oublient jamais l'arithmétique : il paraît que les Américains peuvent le devenir sans cesser d'être les faiseurs d'affaires les plus intelligents du monde¹².

Mais de quelle nature est la fiction fondatrice ? Mérimée fait en sorte qu'il ne puisse venir à l'esprit de personne qu'elle aurait une quelconque valeur poétique. Joseph Smith n'est pas même l'auteur du livre de Mormon ; il s'est contenté d'emprunter quelques chapitres à l'ouvrage perdu d'un certain Spalding, une histoire controuvée de l'Amérique primitive, dont « la forme ne rachète guère la niaiserie du fond¹³ ».

L'article sur « Les Mormons » vérifie donc la disjonction entre la poésie et l'histoire.

Michelet ou la fausse Histoire

La genèse de *La Sorcière* en dit long sur le sentiment d'une histoire faussée qui caractérise le Second Empire. Ce livre est issu en partie de l'*Histoire de France*, dont Michelet a repris la rédaction à partir de 1854. Or au fur et à mesure qu'il s'éloigne de cette espèce de révolution qu'a constitué pour lui la

¹⁰ Mérimée, « Les Mormons », dans *Mélanges historiques et littéraires*, Michel Lévy frères, 1868 (2^e édition), p. 16.

¹¹ « Explique qui pourra comment une fable aussi mal ourdie que la découverte des lames d'or, une doctrine aussi ridicule que celle dont je viens de traduire quelques articles, un langage aussi grossier que celui d'un paysan parlant de ce qu'il n'entend pas, aient pu produire tant d'effet parmi un peuple qui passe pour grave, sensé et même un peu calculateur. », « Les Mormons », *op. cit.*, p. 15.

¹² *Ibid.*, p. 54.

¹³ *Ibid.*, p. 5.

Renaissance, l'histoire des trois siècles de la monarchie absolue lui paraît de plus en plus marquée par le faux. Le mouvement historique qui aurait dû, au sortir du Moyen Âge, conduire rapidement la France vers la modernité a été enrayé par le renforcement de la monarchie et d'un appareil d'État destiné à opprimer la nation, ainsi que par l'emprise de l'Église et de ses techniques d'assujettissement (notamment la direction de conscience). L'histoire moderne fourmille de faux de tous ordres, dont la concaténation finit par dévoyer le cours de l'Histoire, le drame étant que l'historien a beau rétablir la vérité, il ne peut rectifier les effets qu'ont eu ces mensonges en s'inscrivant dans la réalité.

Dans plusieurs tomes successifs, Michelet a fait de l'histoire des mœurs l'indicateur d'une dénaturation de la vitalité historique, d'une contre-histoire. Les affaires de possession lui sont apparues comme des symptômes de l'oppression de la femme par l'Église et par métonymie de la société entière. Dans ces affaires de possession, la capacité d'affabulation des possédées témoigne encore de la puissance de l'imagination, mais prise dans un système destiné en fin de compte à la stériliser ; l'imagination n'est plus que mortifère (elle conduit à la mort ceux qui sont accusés) et ne réussit pas à être créatrice. L'idée d'écrire *La Sorcière* provient donc d'une réaction contre la nausée d'une histoire dominée par le faux (au moment où il décrit un « grand siècle » particulièrement contaminé par la fausseté). À partir des chapitres déjà rédigés, à propos des cas de possession à l'époque moderne, Michelet entreprend de remonter le cours de l'histoire, de revenir au moment initial de la sorcellerie, quand elle n'était pas encore abâtardie. Il écrit donc la première partie de *La Sorcière* suivant une démarche régressive, destinée à retrouver les origines et le sens de ce phénomène, bien avant la Renaissance. Dans cette première partie de l'œuvre, la capacité créatrice de l'imagination s'exerce pleinement. Les populations rurales inventent les légendes des saints, que les clercs sans imagination consignent ensuite dans leurs livres. Quant à la femme, « elle enfante les dieux¹⁴ », elle laisse résonner en elle les voix du passé, les traditions païennes liées à la nature, elle donne vie au lutin qui, sous l'effet de l'oppression sociale renforcée, se transforme progressivement en Satan. La création de Satan n'est pas l'effet d'une aliénation mentale mais une réaction à l'aliénation sociale (l'appareil d'État venant en quelque sorte s'ajouter aux servitudes de la féodalité). Elle n'est pas dissociable d'une transformation des rapports avec le monde : Satan initie la Sorcière aux sciences de la nature, à une médecine empirique, à la réhabilitation du corps, il comble aussi des exigences spirituelles (comme celle de communiquer avec les morts).

La reconstitution de la genèse de la sorcellerie est bien évidemment la partie la plus hypothétique et la plus expérimentale de l'œuvre. Se donnant « un petit fil biographique et dramatique, la vie d'une même femme pendant

¹⁴ Michelet, *La Sorcière*, G-F, éd. P. Viallaneix, 1966, p. 31.

trois cents ans¹⁵ », l'historien expose les transformations mentales qui auraient abouti à la grande sorcière du XIV^e siècle. Pari sur la capacité heuristique de la fiction, la première partie de *La Sorcière* réaffirme, tant par sa méthode et sa forme que par son sujet, les vertus de la fiction dans l'histoire : le personnage fictif de la Sorcière (figure générique) permet à la pensée historique de s'aventurer sur des terrains inexplorés, quant à Satan, il apparaît comme la fiction émancipatrice par laquelle le peuple retourne l'oppression qu'il subit et reconquiert une marge d'action.

Cependant, dans le geste même où il réaffirme le lien entre fiction et modification du réel, Michelet en montre les limites. L'imagination ne réussit pas à avoir une véritable action transformatrice, en particulier sur les structures politiques et sociales. La sorcellerie constitue une « révolte nocturne » qui n'aboutira à aucune révolution. Elle préfigure l'esprit scientifique mais celui-ci se retourne ensuite contre elle : la médecine moderne, si elle recommande la mansuétude à l'égard des prétendues sorcières, balaie aussi d'un revers de main l'intérêt de leur savoir empirique. Le discrédit jeté sur Satan conduit, quant à lui, à écarter les femmes de la science et contribue à la disjonction entre un pouvoir masculin étroitement rationaliste et l'imagination créatrice de la femme et du peuple.

Sous le Second Empire, le sentiment d'une histoire gagnée par le faux provoque chez Michelet une sorte de vision schizophrène, le conduisant à exposer la tradition historique comme si elle n'était qu'un faux-semblant, une fausse Histoire derrière laquelle continuerait tant bien que mal à se préparer une Histoire authentique, incarnée par des figures mineures au destin malheureux (Boisguillebert, Grainville...) et perceptible désormais seulement par « éclairs » – la Renaissance, la Régence, la Révolution.

Renan : la vérité sans l'histoire

Au milieu de toutes ces représentations d'une histoire envahie par le mensonge, la *Vie de Jésus* de Renan apparaît comme une oasis rafraîchissante. Tenant lui aussi une sorte de gageure, traiter en historien de l'histoire sacrée, Renan cherche dans les Évangiles un homme, l'homme vrai qui a révélé au monde une vérité fondamentale : la place de Dieu est dans le cœur de l'homme. L'œuvre de Renan renoue apparemment avec la confiance d'atteindre la vérité par l'histoire. Même si les Évangiles ne sont pas à prendre au pied de la lettre, l'esprit critique sait y démêler le vrai du faux : on se fiera aux synoptiques pour trouver le véritable caractère de Jésus, à Jean pour le récit des derniers mois de sa vie. Renan croit en la « valeur historique des

¹⁵ *Ibid.*, p. 296.

Évangiles¹⁶ » : leurs récits le plus souvent inexacts, comme toute légende populaire, atteignent cependant une « vérité supérieure¹⁷ » parce qu'ils expriment le vrai caractère du héros. D'ailleurs, la vérité s'impose d'elle-même, sa force est telle qu'elle s'affirme sans besoin des procédures de la critique, par sa qualité ontologique et esthétique :

Les vraies paroles de Jésus se décèlent pour ainsi dire d'elles-mêmes ; dès qu'on les touche dans ce chaos de traditions d'authenticité inégale, on les sent vibrer ; elles se traduisent comme spontanément, et viennent d'elles-mêmes se placer dans le récit, où elles gardent un relief sans pareil. (p. 93)

La vérité de Jésus est en effet indissociable, chez Renan, de sa poésie. Jésus n'a révélé au monde l'une des plus grandes vérités, le rapport immédiat de la conscience avec le Père céleste, que parce qu'en lui la vérité philosophique et l'émotion poétique n'étaient pas distinctes, parce qu'il éprouvait et vivait cette vérité et était capable de la faire ressentir à ses disciples. La vie de Jésus doit être pensée (et écrite) comme une œuvre d'art : elle « est un tout organique [...] dont toutes les parties s'appellent et se commandent », qu'il faudrait rendre avec « le tact exquis d'un Goethe » (p. 105). La poésie de Jésus se nourrit de celle de son pays natal, la Galilée, dont Renan souligne le caractère enchanteur.

Le beau climat de la Galilée faisait de l'existence de ces honnêtes pêcheurs un perpétuel enchantement. Ils préludaient vraiment au royaume de Dieu, simples, bons, heureux, bercés doucement sur leur délicieuse petite mer, ou dormant le soir sur ses bords. (p. 221)

Poésie de la « pastorale¹⁸ », d'un univers étranger à l'histoire. Renan relie effectivement bien davantage la vérité à la nature qu'à l'histoire. Ce qui le convainc de la vérité des Évangiles, c'est « l'accord frappant des textes et des lieux, la merveilleuse harmonie de l'idéal évangélique avec le paysage qui lui servit de cadre¹⁹ ». La poésie des lieux, en relation métonymique avec celle de Jésus, présente de plus l'avantage d'être éternelle et infiniment réactualisable. « J'eus devant les yeux [en contemplant la Galilée] un cinquième Évangile, lacéré mais lisible encore, et désormais, à travers les récits de Matthieu et de Marc, au lieu d'un être abstrait, qu'on dirait n'avoir jamais existé, je vis une admirable figure humaine vivre, se mouvoir²⁰. » Le paysage permet à l'écrivain d'annuler la distance qui le sépare de son objet (distance temporelle et distance

¹⁶ Renan, *Vie de Jésus*, Gallimard, Folio, 1974, p. 97.

¹⁷ *Ibid.*, p. 100.

¹⁸ « Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une délicieuse pastorale. » (*ibid.*, p. 155)

¹⁹ *Ibid.*, p. 104.

²⁰ *Ibid.*

de la critique) pour écrire un cinquième Évangile comme s'il était un contemporain de Jésus délivré des préjugés de son siècle. « Pendant l'été, ayant dû monter à Ghazir, dans le Liban, pour prendre un peu de repos, je fixai en traits rapides l'image qui m'était apparue, et il en résulta cette histoire. » (p. 104)

En prenant Jésus pour objet, l'écriture historique de Renan maintient l'idée que l'histoire est le lieu de la vérité, mais au prix d'un trompe-l'œil car elle sacrifie de fait la dimension historique. Son Jésus a bien « réalisé » son idéal mais il l'a fait dans sa personne, en donnant à sa vie la forme de cette vérité, et en en laissant l'empreinte dans le paysage de la Galilée, autre forme évocatrice.

Pour le reste, dès qu'il s'agit de la façon dont l'idéal de Jésus s'est inscrit dans la réalité de son temps et dans le cours de l'histoire, le propos de Renan devient beaucoup plus circonspect et fait écho de façon frappante à la vision de Mérimée : « Il n'est pas de grande fondation qui ne repose sur une légende. Le seul coupable en pareil cas, c'est l'humanité qui veut être trompée²¹. »

À la poésie de Jésus se greffe en effet, pour le plus grand déplaisir de Renan, tout un merveilleux populaire, à la fois nécessaire car, hélas, « [t]outes les grandes choses se font par le peuple ; or, on ne conduit le peuple qu'en se prêtant à ses idées²² », mais conduisant fatalement aux plus « grands égarements ». La réalisation de l'idéal en passe forcément par le mensonge : « L'humanité est si faible d'esprit, que la plus pure chose a besoin de la coopération de quelque agent impur. » (p. 51) Constat implicite : l'agent impur, le moyen par lequel il faut en passer, en vient parfois à faire oublier la fin – la théologie chrétienne fait oublier que la vérité de la religion réside dans son affirmation de l'infini et non dans son incarnation. C'est aussi pour démentir cette erreur invétérée, cette fausse interprétation de Jésus qu'écrit Renan. « Il faut se rappeler, d'ailleurs, que toute idée perd quelque chose de sa pureté dès qu'elle aspire à se réaliser²³. » Le chapitre XV, celui où « Jésus rentr[e] en Galilée ayant complètement perdu sa foi juive, et en pleine ardeur révolutionnaire », celui où il aboutit « à une politique décidée²⁴ », marque un tournant dans sa vie et dans l'œuvre qui la retrace. C'est le moment où Jésus commence à accréditer, plus ou moins de bonne foi « son rôle surnaturel » et les miracles qu'on lui prête. Le choix de l'action s'accompagne inévitablement d'une compromission avec le mensonge²⁵, qui fait déchoir Jésus par rapport à

²¹ *Ibid.*, p. 285.

²² *Ibid.*, p. 284.

²³ *Ibid.*, p. 288.

²⁴ *Ibid.*, p. 272.

²⁵ « Dissimulant la vraie cause de sa force, je veux dire sa supériorité sur ce qui l'entourait, il laissait croire, pour satisfaire les idées du temps, idées qui d'ailleurs étaient pleinement les siennes, qu'une révélation d'en haut lui découvrait les secrets et lui ouvrait les cœurs. Tous pensaient qu'il vivait dans une sphère inaccessible au reste de l'humanité. On disait qu'il conversait sur les montagnes avec Moïse et Elie ; on croyait

l'apothéose, littérale, du chapitre précédent : « Le jour où il prononça cette parole²⁶, il fut vraiment fils de Dieu. »

Jésus a donc fondé une vérité dont l'essentiel ne s'est pas inscrit dans l'histoire mais est resté en surplomb de l'histoire, en attente d'être retrouvé, non tant pour rencontrer enfin une inscription historique adéquate (par exemple dans les socialismes révolutionnaires, hypothèse envisagée mais récusee par Renan²⁷) que pour être éprouvée plus authentiquement :

Heureux qui a pu voir de ses yeux cette éclosion divine, et partager, ne fût-ce qu'un jour, cette illusion sans pareille ! Mais plus heureux encore, nous dirait Jésus, celui qui, dégagé de toute illusion, reproduirait en lui-même l'apparition céleste, et, sans rêve millénaire, sans paradis chimérique, sans signes dans le ciel, par la droiture de sa volonté et la poésie de son âme, saurait de nouveau créer en son cœur le vrai royaume de Dieu ! (p. 242)

En écrivant le cinquième Évangile, Renan cherche moins à rétablir un lien entre vérité et action qu'entre vérité et sentiment.

Les trois auteurs que nous venons d'évoquer nous semblent confirmer la vision d'une Histoire marquée par le faux sous le Second Empire. Chacun d'eux élabore une stratégie particulière pour faire œuvre avec ou malgré cette vision dominante. Mérimée, par pessimisme et pragmatisme politique, accepte que l'histoire soit régie par le mensonge ; il en dissocie donc l'action poétique, rapatriée *de facto* dans le domaine de la littérature. Michelet se condamne à décrire pendant onze tomes une Histoire inauthentique, qui produit de l'asservissement et occulte le cours normal de l'émancipation, perceptible seulement dans de rares éclaircies. Renan maintient en trompe-l'œil le lien de l'histoire et de la vérité, en sacrifiant subrepticement l'histoire et en se repliant sur des positions essentialistes. Malgré ces différences, chacun de ces auteurs est conduit à reconnaître l'insuffisance de la psychologie : Mérimée bute sur le constat d'un clivage scandaleux entre rationalité et crédulité, la Sorcière montre à Michelet que la puissance créatrice de l'esprit humain ne suffit pas à produire l'émancipation politique et sociale, Renan trouve refuge dans la psychologie mais renonce implicitement à l'explication historique. Ces trois auteurs montrent de diverses façons l'épuisement du paradigme de la psychologie, sur lequel les historiens du début du XIX^e siècle avaient fondé la possibilité de trouver la vérité dans leur discipline. Il faudra cependant attendre Durkheim pour que celui-ci soit vraiment congédié.

que, dans ses moments de solitude, les anges venaient lui rendre leurs hommages, et établissaient un commerce surnaturel entre lui et le ciel. » (*ibid.*, p. 220)

²⁶ « Femme, crois-moi, lui répondit Jésus, l'heure est venue où l'on n'adorera plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem, mais où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. », (*ibid.*, p. 271) Ces paroles de Jésus démentent au contraire l'idée qu'il incarnerait lui-même Dieu.

²⁷ *Ibid.*, p. 309.